

Des espaces suspendus au fil de la parole

*Lorenza Mondada
Université de Lausanne
Faculté des lettres
Section de Linguistique
BFSH 2
CH-1015 Lausanne*

Résumé

La question de la construction des objets du discours dans l'interaction verbale permet de poser des problèmes théoriques de constitution, maintien, transformation du lien social et des problèmes pratiques de traitement de matériaux résultant d'entretiens. Dans les exemples ici présentés, concernant l'élaboration à plusieurs voix d'une identité urbaine, l'analyse est attentive à la forme des contenus, ainsi qu'au rapport à la cohérence globale du discours et à l'articulation complexe des énonciations. La matérialité, la sonorité même des mots semble y jouer un rôle, dans le bruissement d'une parole qui se construit au fil de son développement.

Summary

In this article, we inquire into the construction of the objects of verbal interaction, in order to analyze the constitution, maintenance and transformation of social order. Simultaneously we discuss practical problems connected to the analysis of data from interviews. The examples we present are from texts attempting the multi-voiced elaboration of an urban identity. The analysis centers on formal aspects of content, on their relationship with the global coherence of their verbalization and on the complex articulation between statements. It seems that the material aspects of words, and even their sonic dimension, plays an important role in ongoing verbalization.

1. Introduction

En étudiant l'espace public aux XVIII^e et XX^e siècles, Sennett oppose deux modes de sociabilité, fonctionnant selon la logique de l'*anonymat* ou celle de l'*intimité*. Louis Quéré a justement critiqué cette dichotomie en soulignant que la théâtralité du jeu social n'est pas le propre des sociétés anonymes, mais peut relever d'autres modèles, comme celui de l'interconnaissance (Quéré, 1982, 51).

En réinterprétant cette dichotomie et en la radicalisant à l'extrême, on peut dire qu'elle correspond alors à deux pôles de l'*impossibilité du dire*: d'une part parce qu'il *y a trop à dire* - le cadre pragmatique de l'interaction étant complètement à construire, même dans ses aspects les plus fondamentaux - d'autre part parce qu'il *n'y a plus rien à dire* - tout étant déjà dit d'avance, tout étant rendu hautement prévisible du fait d'un partage complet du contexte et des normes de communication. Ces deux pôles sont évidemment des constructions théoriques et ne se rencontrent pas dans ce qu'on appelle les situations "naturelles" de communication (opposées aux situations expérimentales,

en laboratoire). Ces situations naturelles de communication se disposerait par contre sur le continuum entre ces deux pôles théoriques, où nous situons l'*interconnaissance*, entendue comme le partage d'un savoir d'arrière-plan qui est néanmoins constamment réélaboré dans et par l'interaction. Ce savoir n'est pas simplement observable dans des contenus propositionnels mais intervient surtout dans les stratégies de cadrage par lesquelles les interactants négocient une perspective commune qui leur permet de produire de l'intelligible.

Nous rejoignons là Quéré faisant la critique des théories classiques de la communication, fondées sur une épistémologie böhémien ou mécaniciste, qui propose de prendre en compte "la dimension pragmatique ou générative du rapport social tel qu'il s'auto-institue dans le milieu de l'intersubjectivité linguistique" (*ibid.*, 21), et parle d'*inter-dit* du groupe, dans le double sens de loi et de lien.

Cette vision du lien social comme jamais totalement donné, toujours à élaborer, modifier, ratifier, doit beaucoup aux analyses de Goffman, des ethnométhodologues et des ethnographes de la communication. Goffman (1973, 1974) dans sa théorie de la figuration a montré comment s'élaborent les rôles sociaux, comment se maintiennent les images et se sauvent les faces, dans la tension continue entre distances et proximités des acteurs et dans la gestion des cadres de l'interaction. Parallèlement, les ethnométhodologues ont situé le lien social au sein même des pratiques conversationnelles par lesquelles les acteurs construisent réflexivement leur rapport au monde (Garfinkel, 1976; Garfinkel et Sacks, 1970). Les ethnologues de la communication ont montré la variabilité culturelle de ces stratégies et de ces mouvements (Gumperz, 1989; Gumperz *et al.*, 1982). Cependant ces micro-sociologies de la vie quotidienne se sont souvent peu préoccupées de faire le lien avec des théories sociales plus globales, accentuant la division du travail au sein des sciences sociales entre macro et micro, souvent sous le feu d'impératifs polémiques.¹

Il est pourtant possible de dégager une telle perspective en travaillant sur la dimension linguistique des faits sociaux. D'ailleurs le dernier Goffman (1987), comme les ethnométhodologues conversationnalistes et les chercheurs travaillant autour de Gumperz ont eux-mêmes souligné, en imposant l'abandon d'une analyse du contenu pour une analyse des manières de parler, l'exigence d'une réflexion sur les fondements linguistiques des théories sociales.

En effet le langage, avec ses principes d'économie et ses possibilités de variation, est lui-même une institution sociale; les membres en produisent des images, en investissant les formes linguistiques de valeurs symboliques, normatives, identitaires, en faisant circuler et fonctionner des jugements, en créant et en utilisant des jeux de langage. Les énoncés linguistiques sont ainsi toujours pris entre les structures langagières, leurs actualisations passées et les modulations en acte de l'énonciation - comme on peut l'observer dans les dires contextuels des locuteurs, dans leur appropriation des moyens linguistiques selon des stratégies communicatives qui leur sont propres et qui sont appropriées à la situation.

L'espace public, l'espace social, l'espace identitaire se constituent aussi au travers de ces pratiques linguistiques, dans lesquelles le lien et le lieu prennent forme et sont investis, vécus, pensés par des sujets sociaux. La parole ici ne saurait être considérée comme un reflet de l'espace public, ni celui-ci comme l'effet de la parole; au contraire, ils sont constitutifs l'un de l'autre - ce qui correspond à l'intuition que l'espace public

¹ mais voir Knorr et Cicourel, 1981.

ne préexiste pas à ses acteurs, n'est pas donné ni ne fonctionne a priori, n'est pas le simple cadre des activités sociales ni la projection des discours. Dans cette dynamique entre espace et langage les ancrages déictiques et les processus de dénomination jouent un rôle particulièrement important.

Nous sommes donc sensibles aux modulations de l'espace dans les dires qui s'y réfèrent, le parcourant, le nomment, et à leur rapport avec les places énonciatives des sujets qui, en s'y positionnant, définissent leur identité, y organisent un sens, à la fois orientation et signification.

Plus précisément ce sont les transformations affectant les objets du discours qui nous intéressent ici.² Les objets du discours ne sont jamais donnés dans des occurrences singulières pouvant être comptées et isolées. En outre, ils apparaissent dans des occurrences qui ne sont pas la simple verbalisation de "représentations" préexistante par ailleurs et précédant la situation de communication: les objets du discours se constituent au fil de ce discours, au fur et à mesure de son développement sur l'axe syntagmatique.

Leur analyse impose de ne pas se laisser enfermer ni dans une approche référentielle, ni dans une approche de la conversation uniquement centrée sur les caractéristiques structurales des échanges, sur la machinerie formelle des tours de parole. Il s'agit plutôt de tenir compte de ce que ces structures prennent en charge, des contraintes qu'elles déterminent et des stratégies qu'elles supportent. Cela fait intervenir, à côté du réglage minutieux des structures conversationnelles (et avec lui), une autre dimension, celle de la *cohérence discursive*, de la progression thématique, de la continuité argumentative. Elle se réalise au moyen de formes linguistiques, syntaxiques et sémantiques, dont la pertinence ne concerne pas seulement le linguiste qui les analyse mais intervient dans les processus d'interprétation des interlocuteurs à mesure que se déroule le dialogue.

S'établissent ainsi sur *le plan du discours* des effets de cohérence ou de discontinuité et sur *le plan de l'interlocution* des effets de consensualité ou de conflictualité, de proximité ou de distanciation. Plusieurs types de contraintes relèvent de ces deux plans quant à l'introduction, le développement, la transformation des objets dans le discours - et ceci au niveau de deux dimensions de l'interaction, inférieure et supérieure au tour de parole:

- A l'intérieur du tour de parole interviennent l'environnement co-textuel, les enchaînements syntaxiques, le développement d'isotopies (*dimension co-textuelle*) d'une part; la prise en charge ou non des énoncés par le locuteur et leurs modalités (*dimension énonciative*) d'autre part.
- D'un tour de parole à l'autre ou entre différents tours de parole interviennent d'une part le moment conversationnel auquel le thème a été introduit (au début, en clôture, etc.) et ce qui les précède dans la conversation (effets de sens dus à la proximité et à la successivité des thèmes) (*dimension conversationnelle*); d'autre part le locuteur qui les a introduits, les catégorisations que les interlocuteurs construisent d'eux-mêmes et de l'objet (*dimension interactionnelle*).

2 voir pour une approche en logique naturelle, Grize et alii, 1984; Apothéloz, 1983.

EXEMPLE 1 - LA SEINE, LES QUAIS, LES PÊCHEURS, LES BARQUES

- A1: ah: ben la Seine euh les quais les quais maintenant sont canalisés / vous savez / ils sont / ils sont verticaux / tandis qu'avant ça s'en allait en pente douce vers la Seine / là \
- B2: j'ai été prendre des bains de pieds là \ oui oui / avec les autres amis / avec les autres enfants / on allait prendre des bains de pieds /
- C3: voui voui parce que c'ét- ça allait en pente douce \ vous savez
- D4: mais y avait des BARques /
- B5: en pente douce / y avait des gros ben je me souviens c'était des gros ca- euh des gros ca- / euh: [pavés /
- A6: [des gros pavés /
- B7: oh au bord de la Seine / qu'est-ce qu'il y avait comme pêcheurs / hein /
- A8: et alors même / euh y en avait un qui venait passer t- tous les dimanches avec sa famille / hein / il pêchait le matin / il faisait sa friture / il la mangeait la faisait cuire et la mangeait /. au bord de l'EAU: //
- D9: c'était en quelle année ça \
- A10: ben: attendez: euh. pf mille neuf cent:-. un peu avant la guerre / quoi \ même même après la MEME après la guerre / MEME après la guerre de quatorze dix-huit / là / y avait encore des pêcheurs qui faisaient la friture au bord de l'eau / y avait des pêcheurs en barque /. bien sûr /. remarquez y a toujours eu [beaucoup de circulation /
- B11: [je m'en souviens pas / des barques \
- A12: ah si [si / y a toujours eu des pêch-
- B13: [non / non je m'en souviens pas des barques \
- A14: ah mais SI: / si SI: / au pont de [l'Alma / là / euh
- B15: [oui on pre- on prenait pour aller le: parce que mes parents ont une petite maison aux environs de Paris / bien / on prenait la le bateau /
- A16: (rire) ce qu'on se rappelle / c'est que le parcours Pont des Invalides Pont de Charenton coûtait dix centimes \ deux sous (rire) [par bateau / par bateau /
- B17: [oui par bateau /
- A18: Pont des Invalides Pont de Charenton / deux SOUS / (rire)
- B19: et un SOU de cacahuètes \

Transcription empruntée à A. Berrendonner, M.-J. Reichler, *Problèmes et exercices de linguistique française*, polycopié, Université de Fribourg)

From: A. Berrendonner, M.-J. Reichler, *Problèmes et exercices de linguistique française*, polycopié, Fribourg Université)

Dans les exemples que nous donnerons nous serons attentifs surtout à la successivité de la parole, à ses effets de répétition, de résonance et de retour. Par manque de place, les dimensions énonciative et interactionnelle seront traitées dans leur lien avec la successivité mais pas en elles-mêmes.

Avant de procéder aux analyses, il n'est pas inutile de préciser les enjeux par rapport auxquels une telle approche entend se poser: imposant une conception transphrasique et discursive des occurrences, elle peut intéresser les enquêteurs souvent confrontés à des méthodes privilégiant une conception réductive du contenu, ne tenant compte ni de la forme du contenu ni de la forme de l'expression.³ Mais les enjeux ne sauraient se réduire à une dimension technique de traitement des données: ils renvoient, au plan théorique, au problème de comment penser la part du langage dans les pratiques sociales et de quelle conception adopter du langage, du sens, de la communication.

2. Lieux de mémoire et construction d'un consensus

Par ce premier exemple nous voudrions commencer par la dimension consensuelle, phatique, de la construction des référents du discours. Il s'agit de la réévocation d'un souvenir, à laquelle participent choralement plusieurs interlocuteurs. Ce qui frappe dans cette conversation apparemment anodine c'est la contrainte qu'exercent non seulement les contenus remémorés mais la forme même de ces contenus, forme qui importe moins pour ses propriétés syntaxiques que pour sa matérialité sonore, productrice de consensualité.

2.1. On observe en effet que A1 introduit une première formulation descriptive de l'ancien paysage des rives de la Seine:

ça s'en allait en pente douce vers la Seine

Cette formulation sera l'objet d'un véritable ricochet dans les tours de parole successifs: elle est reprise par C3 puis par B5 qui ne l'avait pourtant pas reprise immédiatement. Ces reprises sont très fidèles, tellement fidèles que C3, sur le point d'en produire une variante, interrompt sa formulation et change de construction syntaxique pour revenir au modèle premier:

parce que c'ét- ça allait en pente douce

Ce maintien constant de la forme origininaire, où il n'y pas d'apport d'information nouvelle, et cet évitements de toute modification, fonctionne comme un moyen d'exhiber une communauté du souvenir, un lien consensuel et phatique.

2.2. Le souvenir se déroule dans le reste de la conversation en suivant un scénario reliant les différents thèmes: des rives on passe aux pêcheurs et de ceux-ci aux barques. Les thèmes sont introduits coopérativement, chaque interlocuteur, et surtout A et B, enchaînant sur les interventions de l'autre, ou les complétant (c'est le cas de la recherche lexicale de B5 achevée coopérativement avec A6). Ainsi B7 introduit le thème des pêcheurs sur lequel A8 enchaîne immédiatement, en introduisant un thème connexe, celui des barques. C'est ici que le consensus se rompt momentanément: B, qui ne se souvient plus des barques, interrompt à deux reprises A pour une explication,

³ Aspects souvent ignorés par les approches tentant de problématiser les modalités de l'enquête (mais voir Blanchet, 1989; Trognon, 1986).

EXEMPLE 2 - LA VALLÉE

QUEST: on a beaucoup parlé des espaces verts dans l'aménagement de la vallée / alors ma première question c'est d'abord est-ce que / cette vallée actuellement est une vallée / et dans quelle mesure il est important pour vous de tenir compte de ces espaces verts dans un plan comme celui que la municipalité propose

REP: oui \ bien alors effectivement c'est une vallée / c'est une vallée qui a été en partie comblée euh à la fin du siècle passé comme chacun sait la verdure en a donc complètement disparu la verdure naturelle il reste euh une zone d'entrepôts et d'activités sans aucun aménagement de cette sorte \

je pense qu'il faut la situer en deux mots quand même dans le contexte urbain / dire que euh plusieurs hectares de verdure existent le long des côtes de Montbenon et à Montbenon même euh où il y a eu des aménagements euh paysagers très importants qui ont été réalisés à l'échelle de la ville \

maintenant / situer ce projet du point de vue des espaces verts / effectivement c'est prendre le problème un peu par: euh: une petite extrémité / parce que ces espaces verts ce n'est pas un but en soi dans l'aménagement de la plate-forme c'est un euh complément dans la conception générale de l'aménagement \

il y a plusieurs types d'espaces verts qui sont prévus / le principal euh se situe sur le futur centre euh commercial et d'échanges de Bel Air où on aura là des espaces un peu de la nature de ceux de Cité Vieux Bourg qui se trouvent en amont du pont Bessière que les lausannois connaissent un peu mais qui est excentrique / là ils le connaîtront mieux puisque ce sera en plein centre ville / dans la partie inférieure de la vallée il y a tout un système d'arborisation qui est rendu obligatoire au fur et à mesure de la construction des bâtiments / donc[

Tiré d'une émission de radio

From a radio programme

une clarification, une aide: A12 y répond en soulignant l'association du thème des barques avec celui des pêcheurs, introduit par B, mais ce n'est pas suffisant; A14 adopte une autre stratégie, de localisation de l'objet, qui cette fois a du succès. C'est ici que se situe le segment qui nous intéresse: B15 ratifie la description de A et en reformule le thème:

on prenait pour aller le: [incise] on prenait la le bateau

Contrairement au premier cas où le thème était fidèlement reformulé, les *barques* deviennent ici des *bateaux*. Le saut d'une formulation à l'autre ne se fait pas sans difficultés: la lexicalisation *barque* bloquait le souvenir, et perturbe l'énoncé lors de la reformulation en *bateau*, provoquant une hésitation sur le genre (*la le bateau*); d'autre part cette reformulation n'est pas neutre, car elle implique un déplacement d'isotopie (de "moyen servant à l'activité de la pêche" à "moyen de transport") qui est ratifié par la reprise par A16 de *bateau*, lui-même repris par B17. Le déplacement thématique a ici lieu dans une élaboration collective du souvenir, provoquant d'abord rupture, non-reconnaissance, puis ratification par l'enchaînement.

Ces deux points d'analyse veulent montrer comment se fait l'élaboration collective d'un objet de discours, selon des stratégies consensuelles qui exhibent le lien de communalité entre les interlocuteurs. Les rebondissements de la parole, les hésitations, la ratification des formes verbales, montrent le lien existant entre la dimension phatique et la matérialité de la parole.

3. Transformations de l'espace et performativité de la parole

D'autres stratégies dans la construction (reconstruction / déconstruction) des lieux sont possibles. Surtout lorsque l'enjeu n'est pas celui de la répétition d'un lien mémoirel mais de la différenciation entre projets politiques. L'exemple proposé est tiré d'un interview entre un journaliste et un responsable d'aménagement à la veille d'un vote populaire portant sur le lieu décrit. Ce contexte souligne la performativité potentielle de la parole du décideur: elle a pour but non seulement de convaincre à propos d'un projet mais de le faire advenir.

Dans sa réponse l'aménageur concilie plusieurs contraintes de cohérence: cohérence par rapport à la question qui est posée, cohérence par rapport aux attentes et aux discours absents mais intervenant dans le dialogisme de l'argumentation, cohérence par rapport au projet proposé. Le maintien de ces différentes lignes de continuité se fera par une transformation constante de l'objet de discours, l'espace de la vallée (voir aussi Mondada, 1988).

3.1. La réponse reproduit la structure bipartite de la question, qui propose en fait non pas un thème mais deux: sa structure passe en effet d'un premier syntagme introductif à thème unique:

les espaces verts dans l'aménagement de la vallée

à sa scission en deux énoncés indépendants, sans autre lien qu'un *et* de coordination:

a) *est-ce que / cette vallée actuellement est une vallée /*

b) *dans quelle mesure est-il important pour vous de tenir compte de ces espaces verts dans un plan comme celui que la municipalité propose*

Le seul lien entre ces deux énoncés et le syntagme introductif est un lien anaphorique réalisé par les démonstratifs (*cette vallée, ces espaces verts*).

La réponse reprend cette structure bipartite: elle commence par traiter de la vallée, puis des espaces verts, mais sans jamais problématiser les deux objets ensemble (le pivot de la réponse, permettant de la segmenter en deux est *maintenant*; d'autres critères sont repérables, comme par exemple la répétition de *effectivement*, et celle du verbe *situer* qui permet une ultérieure segmentation de la réponse en quatre sous-parties).

3.2. On pourrait s'étonner de la formulation de la première partie de la question:

est-ce que / cette vallée est actuellement une vallée /

où l'apparente tautologie et la présence du déictique temporel montrent bien qu'on se trouve face à un objet du discours dont le statut et l'étiquetage sont hautement problématiques. C'est en fait cet objet et son label qu'il s'agit de négocier et d'argumenter.

La réponse procède en effet successivement à l'affirmation (*effectivement c'est une vallée*) et à la négation de ce label, par la reformulation de *vallée* en *zone*, suite au récit de sa transformation qui en nie une caractéristique essentielle, sa concavité. A la vallée et à ses avatars ne sont pas liés les *espaces verts*, mais la *verdure* qui elle aussi se transforme en étant d'abord posée puis niée. Alors que vallée et verdure possèdent ensemble le trait de */naturalité/*, la négation finale de la *verdure naturelle* se fait paradoxalement par sa désignation culturelle: *sans aucun aménagement de cette sorte*, par une anaphore associative qui évalue les sites naturels en termes d'aménagement...

3.3. La négation de la vallée est achevée par l'affirmation d'un lieu rival, la comparaison par changement d'échelle opérant un déplacement d'un espace à un autre (d'un lieu particulier à la globalité de la ville; de la *vallée aux côtes*) et par opposition d'un manque à une présence (de: *sans aucun aménagement de cette sorte* à: *il y a eu des aménagements euh paysagers très importants*).

3.4. Après avoir introduit et nié l'objet *vallée*, la deuxième partie de la réponse introduit et affirme l'objet *espaces verts*. Alors que le thème de la vallée se développait par référence à un espace réel et à la dimension de l'existant (utilisation du présentatif *c'est* qui presuppose l'existence de l'objet pour en prédiquer des propriétés), le thème des espaces verts est développé par rapport à l'espace abstrait du projet et à la dimension non pas de *l'être* mais du *faire-être* (utilisation du présentatif *il y a* qui pose l'existence d'un nouvel objet). Si dans le premier mouvement la *vallée* était dépréciée en *zone*, terme neutre du point de vue de la configuration spatiale, dans le second mouvement la *vallée* est reformulée comme *plateforme*, terme qui n'est pas neutre spatialement et en nie précisément la concavité. L'affirmation de ce nouvel espace va de pair avec l'expression de toutes les potentialités de son aménagement et avec sa caractérisation à une échelle globale de la ville (comme c'était le cas, plus haut, dans le déplacement vers les côtes de Montbenon) niée dans la première formulation.

Dans cet exemple les reformulations du thème et ses transformations conséquentes correspondent à un discours qui a comme visée une action sur la réalité: la transformation de l'espace en tant qu'objet du discours précède ou préconise sa transformation par l'aménagement.

4. Identification et distanciation dans la catégorisation d'un lieu

Ce dernier exemple est tiré d'une série d'entretiens réalisés dans le cadre d'une recherche sur l'espace urbain en mutation, intitulée *Civilité, Identité, Urbanité* et dirigée par Sylvia Ostrowetsky (Université de Picardie, EDRESS-Université de Provence, CERCLES d'Aix-en-Provence). L'analyse de cet exemple veut souligner la multitude des enjeux liés, pour le locuteur, à l'élaboration discursive d'un lieu et à son étiquetage dans l'interaction, notamment par des opérations de reformulation (Gülich et Kotschi, 1986).

4.1. L'enquêteur déclenche le processus de problématisation de la dénomination d'un lieu en posant la question de l'applicabilité du label "ghetto" au quartier juif de Paris, situé dans le Marais:

S176 et VOUS vous avez eu l'impression que la rue des Rosiers c'était un ghetto aussi /

aussi enchaîne sur le thème immédiatement précédent, les ghettos juifs en Pologne, réalisant en même temps un déplacement de l'espace de référence polonais à l'espace français. Cette proximité sur le plan conversationnel (entre deux tours de parole proches) engendre un effet de rapprochement sur le plan sémantique (entre deux objets de discours). Or pour l'enquêtée, qui, nous le verrons, tient à la distinction entre les deux espaces polonais et français, cet effet d'analogie est inadmissible - ce qui déclenche une dénégation vigoureuse de l'application du label "ghetto" à l'espace parisien.

L'étiquette de "ghetto" n'est donc pas comprise ici comme un type de dénomination applicable à un lieu en vertu de la satisfaction de certains critères descriptifs, mais fonctionne analogiquement, dans un rapport de réaction et d'opposition à une instance particulière de ghetto transformée en modèle de référence par la proximité de son occurrence dans l'interaction.

Cette première observation invite à tenir compte des *enchaînements locaux*, des rapports entre ce qui est introduit et ce qui le précède. A un autre niveau, plus macroscopique, celui des *enchaînements à distance*, la position des occurrences dans la logique globale de la conversation joue aussi un rôle. Ce même entretien nous en offre un exemple: après l'échange polémique sur la rue des Rosiers, la conversation aborde encore quelques autres thèmes puis l'enquêteur propose à plusieurs reprises de clore l'entretien. Or on sait que la pré-clôture est un lieu de la conversation qui laisse la place pour mentionner les thèmes qui ne l'auraient pas encore été durant la conversation (Schegloff & Sacks, 1973). C'est à ce moment que L affirme son accord, nuancé mais explicite, sur le fait que la rue des Rosiers était un ghetto.

oui ça c'est vrai \ pour cette chose là je suis d'accord avec vous \ que c'était l'ambiance de de là-bas parce que là-bas aussi ils habitaient dans un village ils se parlaient tous entre eux \ (L250)

Affirmation qui se fait en réévaluant les caractéristiques d'interconnaissance et de vie communautaire (le village, le café), reprenant ainsi les arguments orientés de façon opposée dans ce qui précédait.

EXEMPLE 3: LE GHETTO (Interview CIU, discussion sur les ghettos polonais)

- S176: et VOUS vous avez l'impression que la rue des Rosiers c'était un ghetto aussi /
- L177: non la rue des Rosiers c'était pas un ghetto /
- S178: non
- L179: ah non \ pas du tout non \ non non y avait des français aussi qui habitaient / y avait les les Trimaggi / y avait la la la dame (rires) elle était française / ma mère elle allait chercher son lait elle était française /
- S180: oui oui vous n'aviez jamais eu l'impression que [(xxx)]
- L181: [y avait la marchande de journaux /
- S182: oui
- L183: qu'était en face / eh ben elle elle était pas elle était pas juive non plus/
- S184: ça ressemblait pas à un ghetto /
- L185: ah non pas du tout non \ c'est pas comme en Pologne \ non \ pas du tout
- S186: non /
- L187: pas du tout non \ non non /
- S188: quelles différences vous feriez /
- L189: ben parce qu'en Po en Polo en Pologne les gens étaient sur le pas de la porte ils étaient tous entre eux et c'était c'était \ tandis que là non / les gens chacun avait vivait sa vie / chacun faisait ce qu'il avait à faire / c'était pas du tout \ maintenant y avait des petits cafés où ils se réunissaient euh y avait rue Vieille du Temple y avait un café ben il était euh des gens qui arrivaient de de Pologne ou tout ça ils mangeaient pour pas cher / ils venaient manger là / on leur faisait du: du truc qu'était fait qu'était *froum* quoi c'était c'était cachère / alors ils venaient parce qu'ils étaient religieux dans tous les petits villages tout ça ils étaient religieux les gens \ alors ils venaient ils mangeaient là et c'était cachère alors ils étaient contents / mais enfin c'était pas du tout un ghetto euh comme là bas non pas du tout \ c'était pas pareil \
- S190: vous trouvez
- L191: ah pas du tout non
- S192: parce que dans le ghetto tout le monde se connaissait /
- L193: tout le monde se connaissait / tout le monde était / d'ailleurs ils se mariaient entre EUX et c'est pour ça qu'y a toujours des gens qu'étaient handicapés pourquoi parce que le sang n'était pas renouvelé / et les gens se mariaient entre cousins cousines entre gens que: tout le temps tout le temps tout le temps ça fait que ça fait des enfants handicapés y avait des bossus y avait des tordus y avait de toutes sortes / c'est pour ça que mon père il avait les pieds bots \ parce que ça venait peut-être de de d'une génération avant deux générations avant mais enfin c'est lui qu'en a hérité \

(suite p. 86)

Ainsi l'environnement séquentiel joue-t-il un rôle fondamental, localement et globalement: un enchaînement local peut avoir des effets de contraste déterminant une position énonciative et argumentative qui pourra changer dans une autre position, prenant sens par rapport à la globalité de la conversation.

4.2. L'échange des questions / réponses dû à l'insistance du questionnement de S déclenche de multiples reformulations des caractéristiques des deux espaces opposés - le ghetto polonais et le non-ghetto parisien. Il semble cependant que les descriptions de ces deux espaces se rapprochent parfois sur le mode de la comparaison et de l'analogie, indépendamment de leur négation répétée. On aurait donc une négation globale, prenant en charge tout l'énoncé, et à un autre niveau une prédication de traits échappant à cette négation.

A l'intérieur du même tour de parole L se trouve ainsi parfois nier et affirmer en même temps le caractère ghettisé du *plätzel* (désignation yiddish de la rue des Rosiers). C'est le cas en L189 et L198 qui présentent des structures fort semblables: les deux sont encadrés par la négation, les deux recourent au double connecteur "mais enfin" (*mais* selon la description désormais classique qu'en a donné Ducrot conteste une conclusion qui pourrait être tirée des arguments présentés), les deux posent leurs objets au moyen du prédicat d'existence ("il y avait", qui pose des événements particuliers et non une qualité globale comme le ferait "c'était": on a en effet "c'était pas du tout un ghetto" L198); les deux enfin soulignent le caractère euphorique de la vie du quartier parisien ("contents", alors que le ghetto polonais est un espace dysphorique).

A l'intérieur de L189 deux énoncés descriptifs opposent les deux espaces:

les gens étaient sur le pas de la porte ils étaient tous entre eux

versus

les gens chacun avait vivait sa vie / chacun faisait ce qu'il avait à faire /

selon deux modèles de vie communautaire, publique versus individuelle, privée, formulés à travers l'utilisation de quantificateurs renvoyant à une pluralité (*tous*) ou à une singularité (*chacun*). Cette opposition une fois établie, elle est toutefois suivie par une description de la rue des Rosiers qui correspond aux valeurs collectives et non pas à celles individuelles. D'où la clôture par le connecteur *mais*. En outre, en L198 les mêmes scènes de vie collective réapparaissent encadrées par "non [...] oui ça arrivait".

Ces oscillations entre affirmation et négation peuvent avoir lieu à l'intérieur du tour de parole ou bien à distance. Un exemple de ce dernier cas de figure est donné par le rapprochement de L179 et L205

y avait des français aussi qui habitaient (L179)

versus

y avait beaucoup presque tous étaient tous des yids là tous / (L205)

où les reformulations par bribes agissent sur le quantifieur et le modifient (passage de *beaucoup* à *tous*).

De même, à distance, une même description peut être condensée et catégorisée par des dénominations différentes, parfois opposées. C'est le cas de l'*interconnaissance* proposée par l'enquêteur comme une caractéristique saillante du ghetto (S192) et reprise par l'enquêtée dans un enchaînement qui non seulement est affirmatif mais en accentue la valeur d'argument.

EXEMPLE 3 (suite)

L195: voilà \

S196: donc pour vous c'est PAS PAREIL la rue des Rosiers c'est pas

L197: ah pas du tout c'était pas \ pas du tout / les gens pouvaient s'en sortir / les gens s'ils avaient envie de s'en aller je sais pas moi à Fontenay sous Bois ou s'en aller ailleurs ils avaient le droit /

S198: mais bien sûr \ mais comme atmosphère je veux dire \

L199: ah non non non pas du tout /. non y avait des gens qui discutaient dans la rue oui /, ça ça ça arrivait ils parlaient dans la rue mais enfin / y avait un marchand qui vendait des disques *yiddish* et ben il faisait tourner ses disques *yiddish* y avait des gens qui passaient i chantaient ils étaient contents / mais enfin c'était pas du tout un ghetto / y en avait un qui s'appelait Speizer [spaizer] il vendait des disques *yiddish* alors il les faisait marcher sur un un vieux grammophone là je me souviens avec un pavillon et il faisait marcher ses disques (rire)

S200: en pleine rue comme ça /

L201: dans sa boutique

S202: dans sa boutique

L203: dans sa boutique mais la porte ouverte

S204: ah oui

L205: alors y avait des gens qui écoutaient / ils étaient contents ça ça chantait des chansons *yiddish* ils étaient contents / ah oui c'était comme un petit village / c'était la rue des Rosiers y avait beaucoup presque tous étaient tous des *yids* là tous /

S206: et justement vous dites c'était comme un petit village / mais c'était quand même pas /

L207: ah non c'était pas du tout un ghetto \ ah non non non pas du tout un ghetto non pas du tout / c'était comme un petit village en province /. comme y a dans les campagnes même maintenant /

S208: oui

L209: un petit village avec des boutiques / avec des gens / .. les gens aussi se connaissent \ moi je vais en vacances chez une amie qu'habite à côté de Valence à Crès eh ben c'est un p'tit village comme ça \ les gens se connaissent \

S210: et pour vous un ghetto c'est quoi alors /

L211: un ghetto c'est un endroit où vous êtes parqué et vous n'avez pas le droit de sortir

L212: oui mais à part ça / la vie des gens comme ça /

L213: ben la vie des gens les gens y z'ont presque rien ils sont pauvres et ils ont pas beaucoup de de de revenus i sont pleins de gosses et et

S214: et c'est pareil vous dites que c'était pareil la rue des Rosiers

S192 *parce que dans le ghetto tout le monde se connaissait /*

L193 *tout le monde se connaissait / tout le monde était / d'ailleurs ils se mariaient entre EUX*

Le modèle de société d'interconnaissance est réinterprété comme modèle de société endogame, stigmatisé parce qu'engendrant des enfants anormaux (la logique de la preuve est d'ailleurs paradoxale: si le père de L est né avec une malformation dans le ghetto polonais, L née en France du mariage juif français de son père n'échappe pas à la même malformation...).

Mais alors qu'en L193 l'interconnaissance est dramatisée et fonctionne comme condition essentielle de l'application du label "ghetto", en L209 elle est banalisée et traitée comme une condition non suffisante (l'interconnaissance caractérise le *village* de province et n'est pas l'apanage du *ghetto*).

A ce moment S change de stratégie de questionnement et passe d'une question fermée (S176 *la rue des Rosiers c'était un ghetto aussi /*) à une question ouverte (S210 *et pour vous un ghetto c'est quoi alors /*).

4.3. La négation de la propriété "ghetto" à propos de la rue des Rosiers est reformulée différemment selon le type de question de S: sa question ouverte ne provoque plus un simple dissentiment mais une définition:

L211 *un ghetto c'est un endroit où vous êtes parqué et vous n'avez par le droit de sortir*

Cette définition est centrée autour d'un verbe de mouvement, sortir, qui nous occuperà dans cette dernière remarque où nous tiendrons compte de l'occurrence dans la conversation de ses *parasyonymes* (partir, aller), ses *variétés pronominales* (s'en sortir, s'en aller), ses *polysémies* (sortir au sens de aller dehors, partir versus sortir au sens de faire une sortie le soir, le dimanche), construisant un paradigme complexe qui se déroule syntagmatiquement en parcourant les divers sens.

Commençons par L211, qui construit un pôle de l'opposition fondatrice entre les deux espaces:

Pologne / rue des Rosiers
interdit de sortir / droit de sortir

L'interdiction de sortir apparaît en amont en et aval de L211:

L174 *vous pouviez pas sortir*

L225 *ils sortaient pas de leur truc*

L'expression du droit de sortir par contre ne recourt jamais au verbe *sortir*, qui présuppose un espace de référence clos aux limites tranchées, mais le verbe *aller*

L223 *ils allaient où ils voulaient*

qui se spécialise ainsi pour la référence à l'espace parisien. *Aller* n'est utilisé qu'une fois en référence à l'espace polonais mais avec des modalités très négatives

L227 *ils pouvaient aller nulle part*

EXEMPLE 3 (suite)

- L215: c'est pareil mais oui mais enfin mais oui mais c'est pas du tout la même vie que
- S216: c'est pas la même chose
- L217: mais non sûrement pas \ sûrement pas \
- S218: ah
- L219: c'est pas du tout la même vie que dans les ghettos de Pologne et de Roumanie oh la la \ et puis les maisons c'était des maisons qu'ils se faisaient eux-même: de bric et de broc c'était rien du tout \
- S220: tandis que là c'était quand même
- L221: ben là c'était quand même des immeubles c'était pas \ c'était pas du tout pareil / et les propriétaires c'était pas des *yids* / les propriétaires c'était des *goy*s /. c'est pas du tout pareil / ah non y a y a pas de y a point de comparaison y a pas de comparaison /
- S222: y a pas de comparaison
- L223: oh ben non \ les gens ils étaient libres ils allaient où ils voulaient ils n'étaient pas / ils travaillaient où ils voulaient si ils vou- si ils tra-vaillaient dans un autre quartier ils allaient dans un autre quartier /. celui qui allait livrer sa marchandise il allait livrer où que c'est qu'il voulait / il prenait louait une poussette et puis il apportait ses paquets \ mais personne lui disait rien /
- S224: oui oui mais ça bien sûr
- L225: alors que là bas ils étaient pas pareils / ils sortaient pas de leur truc c'était c'était ce village là ils étaient là et puis c'est tout / ils avaient pas c'était pas une ville / un village dans la campagne / ils avaient rien du tout /
- S226: et ils pouvaient pas sortir même dans un village
- L227: si ils pouvaient aller dans un autre village mais ils pouvaient pas aller dans une ville / ils pouvaient aller nulle part / comme ils étaient toujours habillés comme les pas comme les autres on les reconnaissait / alors on leur tapait dessus /. on les on les battait on faisait des progrès on i passaient dans la rue i tuaient j'sais pas combien d'personnes \ alors on pouvait pas vivre dans ces endroits là / vous savez que vraiment ils voulaient s'en sortir fallait qu'ils partent de là / vous savez la plus chère des choses mieux que la nourriture c'est la liberté /
- [...] [S propose à plusieurs reprises d'arrêter]
- L250: tout le monde parlait *yiddish* / vous rentriez dans une épicerie ils vous parlaient en *yiddish* qu'est que vous vouliez / si vous disiez en français j'sais même pas si la patr- bonne femme qui vendait comprenait très bien ce que vous vouliez \ oui ça c'est vrai \ pour cette chose là je suis d'accord avec vous \ que c'était l'ambiance de de là-bas parce que là-bas aussi ils habitaient dans un village ils se parlaient tous entre eux \

(suite p. 90)

C'est ainsi qu'à côté de l'utilisation d'un verbe ou de l'autre interviennent dans la structuration du champ oppositif les modalités qui se combinent de la façon suivante:

sortir / aller

ne pas pouvoir / pouvoir + vouloir

A ces deux verbes correspondent les formes pronominales *s'en sortir* et *s'en aller*. Si *s'en sortir* est utilisé aussi en référence à l'espace français

L197 *les gens pouvaient s'en sortir*

les modalités qui les accompagnent dans les deux cas respectent l'opposition dégagée ci-dessus. En référence à la Pologne on a:

L227 *ils voulaient s'en sortir fallait qu'ils partent*

où au *vouloir* est associé un *devoir* et au verbe *sortir* le verbe *partir*. Alors qu'en référence à la France on a:

L197 *les gens pouvaient s'en sortir / les gens s'ils avaient envie de s'en aller [...] ils avaient le droit !*

où les modalités sont de l'ordre du *vouloir* et du *pouvoir*, et le verbe *s'en sortir* est reformulé en *s'en aller*.

L'opposition par rapport à *s'en sortir* se résume donc ainsi:

Pologne / France

Nécessité / Possibilité

Si maintenant on observe la distribution d'une autre forme du verbe *sortir*, cette fois en position de pré-clôture, on trouve à propos de l'espace parisien la description suivante:

L256 *c'était un genre de bague [...] et ces gens là ne sortaient pas !. ils allaient pas ils allaient pas faire des sorties ils avaient pas les moyens / les gens ils allaient nulle part *

Ce tour de parole montre la possibilité d'exploiter une même forme tout en maintenant des sens différents. En effet la négation, à propos de l'espace français, du verbe *sortir* et du verbe *aller* (qui fait écho à L227 à propos de la Pologne: "ils pouvaient aller nulle part") et la référence à un espace clos (*bague*) permet à L, ayant reconnu le caractère ghettisé du Marais après l'avoir nié, de dire à la fois la même chose des deux espaces et de maintenir une différence grâce au sens dérivé de *sortir*, l'inscrivant sur l'isotopie du loisir et non du vital.

4.4. Pour terminer, on pourrait se demander les raisons de ces déplacements subtils et significatifs. Pour cela on pourrait faire intervenir un savoir externe à la conversation, lié à la personnalité de L, mais on peut aussi rechercher les traces d'une réponse dans l'entretien lui-même.

EXEMPLE 3 (suite et fin)

L256: [parle de son père, rue des Rosiers] vous savez lui c'était c'était c'était un genre de bagne / une vie très dure / parce qu'il faut il fallait payer le loyer quand même / oui il fallait manger / fallait s'habiller aussi un peu / et ces gens là ne sortaient pas / ils allaient pas ils allaient pas faire des sorties ils avaient pas les moyens / les gens ils allaient nulle part \ je me souviens quand on était enfants mon père il nous emmenait au au bois de Vincennes / Il nous amenait promener au bois de Vincennes \ alors c'était un jour qu'il avait bien bien travaillé qu'il avait gagné un peu d'argent qu'on prenait un taxi / c'était même pas un taxi c'était un fiacre \ [voix enjouée] on prenait un fiacre on s'entassait tous là dedans / et puis il nous emmenait ma mère elle emmenait à manger / elle emmenait un grand cabas avec plein de nourriture parce que quand on était debout on avait faim nous les gosses / et puis on s'en allait depuis le matin jusqu'au soir au bois de Vincennes / c'était nos sorties/

* * *

- L24: après la guerre j'ai pas habité là \ c'est mes parents i sont venus chez moi \ ils ont habité chez moi en attendant de reprendre de récupérer leur leur maison / et puis après ils sont revenus chez eux / moi j'habitais à la Courneuve /
- S25: ce qui fait que vous avez vécu assez peu de temps au *plätzeli* /
- L26: au *plätzeli* j'ai pas vécu, j'ai vécu /.. d'abord j'allais travailler je partais le matin de bonne heure à 6 h \ et je rentrais le soir / alors donc je voyais des gens si je les rencontrais je leur disais bon soir ou bonjour mais je je je les fréquentais pas /
- S27: vous ne les fréquentiez pas
- L28: oh non non je les fréquentais pas du tout \
- S29: vous étiez à l'extérieur
- L30: oui oui j'étais j'étais jamais dans le quartier / et puis même le samedi et le dimanche j'avais une amie qu'habitait dans le 13ème et je sortais avec elle / alors j'allais chez elle là-bas à la place d'Italie et j'étais même pas dans mon quartier

Ce point serait à développer ultérieurement. Nous nous limiterons ici à indiquer des pistes. Dans les fragments de récit biographique disséminés dans l'entretien, le *plätzeli* désigne pour L le lieu de la possibilité, réalisée ou non, d'où s'organise son ascension sociale et son départ - alors qu'il est pour ses parents le lieu du retour après l'échec dans un autre quartier. D'où, dans le discours de L, la nécessité de maintenir la distance entre l'espace du manque originaire qu'est la Pologne et l'espace de sa possible résolution qu'est la France, tout en affirmant la nécessité de se démarquer de ce dernier, dont les possibilités se sont actualisées négativement pour ses parents et positivement pour elle. Par conséquent, le discours de L se caractérise, sur le plan énonciatif, par des stratégies constantes de distanciation et de différenciation par rapport à l'espace du quartier dont les tours de parole L24 à L30 offrent un exemple significatif, faisant à nouveau intervenir une structuration de l'espace autour du déplacement, de l'opposition entre dedans et dehors, des régimes de l'interconnaissance. Nous ne relèverons que quelques caractéristiques:

- l'affirmation suivie de négation:
au plätzeli j'ai vécu j'ai pas vécu (L26)
- l'affirmation des verbes de mouvement:
je partais, je rentrais (L26), *je sortais* (L30)
- la négation des verbes d'état:
je n'ai pas habité là (L24), *je les fréquentais pas* (L26), *je les fréquentais pas du tout* (L28), *j'étais même pas dans mon quartier* (L30)

Ces positionnements créent un espace complexe, espace du possible où entrent en jeu l'identification et le détachement du locuteur.

5. Conclusion

Nous avons observé les modulations de quelques objets de discours, ayant trait à des descriptions d'espaces, dans différentes situations de communication: communication phatique consensuelle, stratégies argumentatives, expression identitaire. D'autres cas de figures sont bien sûr possibles. Mais dans leur particularité ceux-ci peuvent déjà renvoyer aux dimensions intervenant dans les négociations autour d'un espace social: les pairs qui en reconnaissant des images communes peuvent se reconnaître; des promoteurs, aménageurs, décideurs qui manipulent l'espace pour pouvoir intervenir sur lui; des habitants qui situent leurs rapports aux autres et à l'espace, démarquant identités et significations et catégorisant les lieux d'une façon ou d'une autre.

L'espace supporte tous ces discours, il est le point de rencontre non arbitraire de symboliques différentes, qui en feront un lieu monumental, fusionnel, mémoriel, identitaire, fonctionnel, etc. Ceci n'annule pas la puissance de son dispositif mais révèle les potentialités multiples de son fonctionnement, toutes susceptibles de servir de point d'ancre au discours. Le discours a la particularité d'être toujours contextualisé tout en pouvant s'ancrer de différentes façons au contexte, échappant ainsi à un déterminisme trop facile. Le discours s'appuie précisément sur la complexité de l'espace pour la multiplier et jouer avec elle, par des déplacements qui ont lieu cette fois dans la langue, dans sa matérialité sonore et dans ses univers sémantiques, les deux étant indissociables.

Convention de transcription des textes

- / ton montant
- \ ton descendant
- [chevauchement
- XXX appuyé
- (xxx) incompréhensible
- .
- pause
- :
- syllabe allongée

BIBLIOGRAPHIE

- APOTHÉLOZ, D. (1983), Matériaux pour une logique de la description et du raisonnement spatial, *De grés*, 35-36, B1-B19.
- BLANCHET, A. (1989), Les relances de l'intervieweur dans l'entretien de recherche, *L'Année Psychologique*, 89, 367-391.
- GARFINKEL, H. (1967), *Studies in Ethnomethodology* (Prentice-Hall, Englewood Cliffs).
- GARFINKEL, H., SACKS, H. (1970), On Formal Structures of Practical Actions, (McKinney, J., Tiryanian, E.A., eds.), *Theoretical Sociology*, (Appleton Century Crofts, New York).
- GOFFMAN, E. (1973), "La mise en scène de la vie quotidienne" (Minuit, Paris).
- GOFFMAN, E. (1974), "Les rites d'interaction" (Minuit, Paris).
- GOFFMAN, E. (1987), "Façons de parler" (Minuit, Paris).
- GRIZE, J.B., et alii (1984), "Sémiologie du raisonnement" (Lang, Berne).
- GÜLICH, E., KOTSCHI, T. (1986), Reformulierungshandlungen als Mittel der Textkonstitution. Untersuchungen zu französischen Texten aus Mündlicher Kommunikation, (Motsch, W., ed.) *Satz, Text, sprachliche Handlung* (Akademieverlag, Berlin).
- GUMPERZ, J.J. (1989), "Engager la conversation" (Minuit, Paris).
- GUMPERZ, J.J. et al. (1982), "Language and Social Identity" (Cambridge University Press, Cambridge).
- KNORR, K., CICOUREL, A., eds. (1981), "Toward an Integration of Micro and Macro Sociologies" (Routledge, London).
- MONDADA, L. (1988), Autour de la construction dialogique du sens, *Actes du Troisième Colloque Régional de Linguistique*, (Université des Sciences Humaines, Université Louis Pasteur, Strasbourg).
- QUÉRÉ, L. (1982), "Des Miroirs équivoques. Aux origines de la communication moderne" (Aubier, Paris).
- SCHEGGLOFF, E.A., SACKS, H. (1973), Opening up Closing, *Semiotica*, (1973) 8, 289-327.
- TROGNON, A. (1986), Sur l'analyse du contenu des interlocutions, *Psychologie et éducation*, X (1986) 2, 21-48.